



Plus calmes, non moins ardents

Le deuxième roman de Sophie Maurer, lyrique et beau

MACHA SÉRY

I l faudrait citer, ligne à ligne, les deux premières pages des *Indécidables*, de Sophie Maurer. Chaque phrase, magnifique, dit l'espoir, les illusions, les idéaux entretenus par des jeunes gens de 17 ans, puis le démenti que s'emploient à apporter les accidents de la vie. Leur « nous » s'oppose au « eux » des adultes, géométrie effacée de l'horizon, jusqu'au constat que, le temps passant, les deux pronoms ne font plus qu'un.

Les adolescents d'hier connaissent ce qu'ils rejetaient alors : « *les consolations blêmes, un verre d'alcool, la possession* », « *les perfusions tardives diluant les remords, les déceptions, les regrets* ». Le sentiment d'invincibilité, l'envie d'avaler le monde cul sec se sont évaporés, laissant apparaître la fragilité des sentiments, les failles qu'ouvrent en eux les deuils, les chagrins amoureux. Est-ce triste ? Sûrement. Beau ? Également.

Un jour, Ariel a disparu, abandonnant derrière lui sa femme et

son bébé. Sacha, son meilleur ami depuis l'enfance, présumant qu'il s'est envolé pour les États-Unis, décide de partir à sa recherche. Première escale à New York où Flora, une ex, à qui le fugueur a rendu visite, indique la direction de Detroit. Là, Sacha rencontre dans une station-service Eric, un camionneur fin lettré, qui fait sienne la quête de l'absent. Puis vient Marie, encore une ex, inquiète elle aussi ; enfin, Augusten, croisé dans un restaurant. Le quatuor formé, la poursuite reprend, errance à travers les États-Unis : Chicago, Denver, Las Vegas, Oak View.

Un romanesque assumé

Les *Indécidables*, c'est cette poignée d'individus qui ne consentent pas à s'arrimer à un quotidien sans autre débouché que la répétition. Exception faite d'Eric, leur chauffeur, chacun d'eux est hanté par une rupture, creusé par un manque. Plus qu'une destination localisable, un choix précis de vie, la tentation de Venise qu'ils ont en partage est celle d'une existence mobile, ouverte au hasard, offrant la possibilité de bifurquer.

De passage dans un motel, Ariel s'est confié à la gérante, évoquant

« *un pays entièrement peuplé d'hypothèses, de verbes conjugués au conditionnel* ». Le thème de la fugue donne sa structure au roman, et son écriture musicale, mouvement incessant de l'un à l'autre, des flambées de regret aux bouffées de nostalgie. Au solo initial de Sacha succède un canon. Lorsqu'un passant curieux demande à Augusten ce qu'ils font dans le coin, il répond : « *Propter chorum, mon ami : pour le cœur.* »

Il y a dans ce deuxième livre un romanesque assumé, un lyrisme délié de tout réalisme qui lui confèrent sa beauté, et parfois lui font toucher sa limite. Il n'atteint pas en permanence la force étonnante qui avait fait *d'Asthmes* (Seuil, 2007), magistral poème en prose, une révélation. Peut-être le choix de resserrer l'intrigue à un petit groupe homogène, où tout le monde est plus ou moins artiste, comme si le retrait, la fuite étaient l'apanage d'une minorité, limite-t-il le propos. Il n'empêche : Sophie Maurer confirme qu'elle possède une voix unique, avec laquelle, désormais, il faudra compter. ■

LES INDÉCIDABLES,
 de Sophie Maurer,
 Seuil, « Fiction & Cie », 138 p., 16 €.